

H-France Review Vol. 7 (September 2007), No. 110

Jean-Marc Largeaud, *Napoléon et Waterloo: la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*. Paris: La Boutique de l'histoire, 2006. 462 pp. Annexes, bibliography, iconography, and index. 35€ (pb). ISBN 2910828387.

Compte-rendu par Annie Jourdan, Université d'Amsterdam.

Edition revue et corrigée d'une épaisse thèse de doctorat, l'ouvrage de Largeaud était depuis plus longtemps attendu. Car, s'il est un événement marquant dans l'histoire de l'Europe, ce fut sans nul doute Waterloo, où toutes les puissances s'étaient réunies pour mettre un terme à l'Odyssée des temps modernes et rétablir la paix si longtemps promise. Napoléon et Waterloo n'est certes pas une histoire du Premier Empire mais reproduit sous ses multiples facettes la réception d'un événement décisif et les représentations diverses qui en ont découlé, depuis son avènement jusqu'à nos jours.

Cela permet à l'auteur d'examiner les significations politiques dont peut être revêtue une défaite et les enjeux qui vont de pair. De la Restauration, qui découvre les vertus du patriotisme et tente de capter à son profit l'héroïsme des guerriers français, à la Troisième République, qui oscille entre fascination pour la gloire militaire et détestation de la dictature napoléonienne, tous les régimes successifs ont été confrontés à un problème qui est celui du souvenir et de la commémoration de la défaite. A l'inverse, les vainqueurs de Waterloo ont célébré à profusion la victoire contre le Géant. A suivre Largeaud, c'est l'Angleterre qui a su en tirer parti le plus rapidement et le plus durablement.

Chez les Belges et les Néerlandais, pourtant bien présents lors des combats, l'événement n'aurait pas eu le même impact, ainsi qu'en témoignerait le monument quasi-muet, élevé sur le champ de bataille—le lion qui orne le sommet serait, à en croire l'auteur, « un symbole de la haine germanique ». Rien n'est moins vrai : il est tout simplement l'emblème de la maison d'Orange qui l'y a fait dresser.[1] Car c'est bien la maison d'Orange qui ressort gagnante de l'Odyssée, puisqu'elle hérite de la couronne des Pays-Bas réunis. De fait, les alliés se sont amèrement disputé la victoire. Tant les Prussiens, les Belges que les Néerlandais s'en voyaient comme les véritables protagonistes, ce que leur contestaient les Anglais. Aux Pays-Bas, Waterloo a donné naissance à un vaste courant patriotique, à tonalité revancharde et son souvenir ne s'est estompé qu'à la fin du XIXe siècle. Jusqu'en 1865, la victoire a été commémorée comme étant due pour une part non négligeable à la valeur des troupes néerlandaises et au prince héritier. Les premiers grands tableaux néerlandais d'histoire contemporaine y sont du reste consacrés. Le lieu de mémoire qu'est devenue la « morne plaine » fut tout d'abord un lieu conflictuel entre des alliés divisés. Largeaud en vérité préfère se concentrer sur les réactions françaises, ce qui explique pourquoi la dimension proprement européenne est peu abordée et peu approfondie.

Mieux vaut donc retourner dans la France de 1815 qui doit assumer sa plus grande défaite et qui y parviendra à tel point que va y être inventée pour l'occasion le terme de «défaite glorieuse ». Pour l'auteur, cette invention serait typiquement française. Et il est vrai que depuis les mots fameux mais apocryphes de François Ier, « tout est perdu fors l'honneur », une défaite pouvait être vue comme glorieuse à condition que l'honneur soit sauf—et l'ennemi gigantesque. Waterloo a ainsi réussi la gageure d'entrer dans la postérité comme une bataille de géants ; un combat où « la Garde meurt mais ne se rend pas » et où l'Empereur et le maréchal Ney affrontaient, mais en vain, la mort. Le nationalisme du XIXe siècle a ajouté des noms à cette liste de héros malheureux: Vercingétorix et Jeanne d'Arc, eux aussi trahis et abandonnés en dépit de leur courage et de leur abnégation, ont rejoint Napoléon pour incarner le patriotisme et la gloire. Le phénomène est en effet intéressant et demanderait à être examiné

de plus près--notamment dans les autres cultures, qui doivent elles-mêmes le connaître sous une forme ou une autre, n'en déplaise à Largeaud.[2]

C'est que la culture de la défaite témoigne non seulement d'une volonté d'exorciser l'esprit de guerre civile, hérité de la Révolution française, mais elle est à la base même du sentiment national et du nationalisme. Il n'est que de relire Renan pour s'en persuader : « La nation comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements ... On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts ... Oui, la souffrance en commun unit plus que la joie ... et les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun ».[3] Le nationalisme européen a largement utilisé ce schéma.[4] Largeaud curieusement ne se réfère pas à Renan, mais focalise largement sur la fonction réconciliatrice que remplit le souvenir de la défaite--suivant ici une interprétation de Maurice Agulhon.[5] De même, il n'approfondit pas la question du nationalisme et du militarisme au cœur de bien des commémorations républicaines--dont participe Waterloo. Les XIXe et XXe siècles, ne l'oublions pas, sonnent avant tout l'heure de la nation et du militarisme qui mèneront à la Grande Guerre et à la Seconde Guerre mondiale.

En revanche, Largeaud met un point d'honneur à rechercher les diverses formes qu'a prise la représentation de l'événement. Du tableau à l'estampe ; du pamphlet au roman ou au poème ; des usages politiques aux usages particuliers, Waterloo est pluriforme mais fortement lié au nationalisme naissant. Tantôt due à la trahison ; tantôt due à l'ambition débordante de Napoléon ; au hasard ou à la Providence, la défaite est expliquée différemment selon la thèse que défend l'auteur. Mais elle est par ailleurs contée sous divers points de vue, quand l'historien ou l'écrivain se concentre sur Cambronne, Ney ou Drouot, sur le glorieux vieillard ou sur le soldat laboureur.

Particulièrement intéressant est le chapitre sur l'Etat français face aux commémorations étrangères et sur sa volonté plusieurs fois exprimée d'élever un monument sur le lieu du drame. Volonté qui ne sera exécutée qu'en 1904, quand la IIIe République parvient à convaincre les Belges d'accepter cette nouvelle intrusion sur leur territoire. L'initiative n'a pas été accueillie unanimement. Après tout, disaient les Belges, « nous sommes en Belgique et non en France ... La défaite de Napoléon à Waterloo a marqué l'affranchissement définitif de notre pays de la domination française » (p. 216). Le monument n'en sera pas moins élevé en souvenir de la « gloire militaire française et de l'amitié franco-belge » (p. 222) : ce sera l'Aigle blessé. A Waterloo se jouent ainsi jusqu'à nos jours des « ballets » diplomatiques. Pendant longtemps, la Belgique a voulu exclure des cérémonies commémoratives les Allemands--ce qui dit bien encore une fois combien ce lieu de mémoire est européen. En 1965, lors du cent cinquantième anniversaire de leur victoire, les Anglais ont décidé de marquer l'événement par un splendide bal--commémorant celui du 15 juin 1815 donné par la duchesse de Richmond--et des cérémonies « d'une ampleur exceptionnelle », ce qui, on s'en doute, a été interprété comme un témoignage d'hostilité vis-à-vis de la France. Hostilité aussi de la part des Pays-Bas qui en ont profité pour critiquer la politique « impérialiste » du général de Gaulle.

Inversement, les Allemands se faisaient discrets de crainte de briser le nouveau couple allemand. En Belgique même, Wallons et Flamands s'y sont plusieurs fois affrontés: les premiers souhaitaient détruire la butte du lion; les seconds y étaient opposés. Waterloo est et demeure un lieu de mémoires conflictuelles. Plus qu'un lieu proprement français, il est à l'image de l'Europe et de son histoire et aurait pu être étudié tel quel. Mais c'est là sans doute une toute autre affaire. Limiter l'enquête à la France réduit néanmoins son intérêt, en raison des conclusions qui pour une grande part recourent ce que l'on savait déjà sur le mythe et la légende de Napoléon Bonaparte et le parti qu'en ont tiré les politiques, les historiens et les bonapartistes de tout temps.[6] Et même si dans cet ouvrage, tout tourne autour de Waterloo.

Salué dernièrement par Steven Englund comme un des meilleurs ouvrages récents sur l'histoire du Premier Empire, le livre a pourtant bien des défauts.[7] A ceux invoqués plus haut devraient s'ajouter

l'incohérence de la structure et la maladresse de l'écriture. En histoire comme en littérature, il n'y a de beau et d'éloquent que le simple et l'obscurité du style trahit bien souvent l'obscurité de la pensée. Mais peut-être est-ce là montrer trop de sévérité pour un premier ouvrage et pour un jeune historien. Soyons donc gré à l'auteur de nous avoir rappelé qu'outre la culture de la guerre et de la gloire, l'histoire de France a connu une culture de la défaite.[8]

NOTES

[1] Comme l'a bien noté Philippe Raxhon, « Le lion de Waterloo, un monument controversé, » in Marcel Watelet et Pierre Couvreur, eds., *Waterloo, lieu de mémoire européenne* (Louvain-la-neuve: Academia Bruylant, 2000), 151-160. Les Wallons n'y voyaient ni un monument muet, ni un symbole germanique, mais un « infâme lion flamingant » ou un « féroce lion néerlandais ». La confusion entre flamingantisme et pangermanisme date des années 1930.

[2] Philippe Raxhon justement note que les Wallons ont repris ce culte de la défaite glorieuse.

[3] Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* (Leiden: Academic Press, 1994), 27-28.

[4] A ce sujet, voir Matthew Levinger et Paula Franklin Lytle, « Myth and mobilisation : the triadic structure of nationalist rhetoric, » *Nations and Nationalism*, 7/2 (2001): 175-194.

[5] Maurice Agulhon and Philippe Oulmont, *Nation, patrie, patriotisme* (Paris : La Documentation française, 1993).

[6] Je renvoie bien sûr au livre désormais classique de Natalie Petiteau, *Napoléon. De la mythologie à l'histoire* (Paris: Seuil, 1999), curieusement peu cité et à ma synthèse (de vulgarisation), *Mythes et légendes de Napoléon* (Toulouse: Privat, 2004).

[7] Dans le journal *Le Monde*, 21 décembre 2006.

[8] Rappelons la parution d'un bel ouvrage sur la culture de guerre sous le Premier Empire, Jean-Paul Bertaud, *Quand les enfants parlaient de gloire. L'armée au cœur de la France de Napoléon* (Paris: Aubier, 2006).

Annie Jourdan
Université d'Amsterdam
A.R.M.Jourdan@uva.nl

Copyright © 2007 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Review Vol. 7 (September 2007), No. 110

A continuing discussion of this review occurred on the H-France list and may be viewed at:
<http://www.h-france.net/vol7reviews/vol7no110response.html>